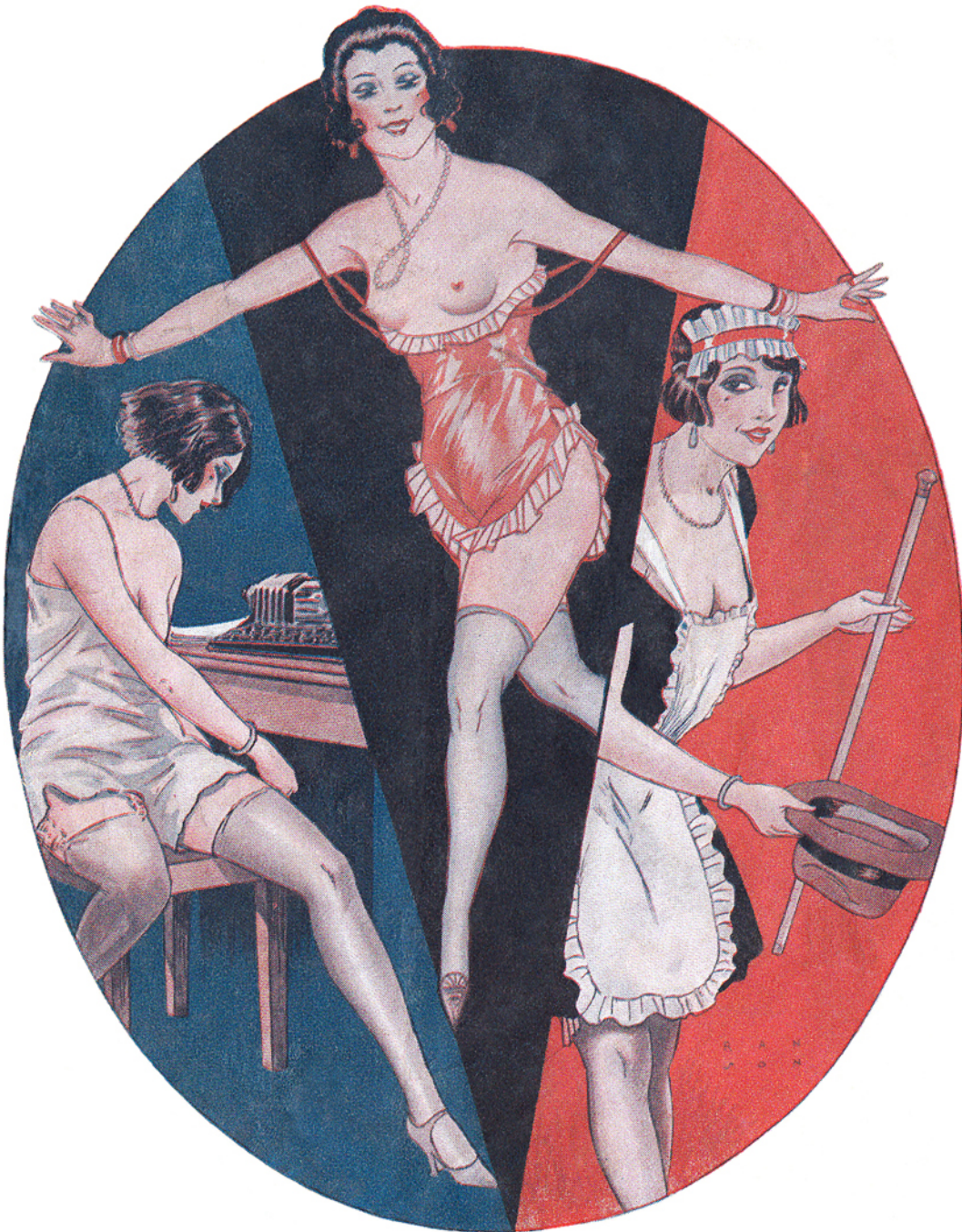


René Virard

La Dactylo perverse



COLLECTION GALANTE
BIBLIO CURIOSA

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Virard, René

La dactylo perverse

Édition revue et corrigée / par Nathalie Quirion.

(Collection Galante ; 17)
Monographie électronique.

ISBN 978-2-924509-50-0 (ePub)

ISBN 978-2-924509-51-7 (PDF)

I. Quirion, Nathalie, 1973- . II. Titre. III. Collection : Collection Galante ; 17.

PQ2643.I72D32 2015

843'.912

C2015-940971-3

Texte source : René Virard, pseudonyme de R. Le Figurant, *La Dactylo perverse*, Paris, Éditions Prima, (Collection Gauloise), 1927. Édition ornée d'une couverture illustrée en couleurs et de six illustrations en noir de Ranson. Présentation, notes et texte établi par Nathalie Quirion pour les Éditions Biblio Curiosa.

© 2015, Éditions Biblio Curiosa. Tous droits réservés.

www.editionsbibliocuriosa.com

ISBN 978-2-924509-50-0 (ePub)

ISBN 978-2-924509-51-7 (PDF)

Dépôt légal — Bibliothèques et Archives nationales du Québec, 2015

Dépôt légal — Bibliothèques et Archives nationales du Canada, 2015

CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS BIBLIO CURIOSA

Ce document est protégé par la Loi sur le droit d'auteur et reste la propriété des Éditions Biblio Curiosa. Le document est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou d'une partie du livre numérique, exploiter le tout ou une partie du livre numérique dans un but commercial ou promotionnel ;
— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

René Virard

*La Dactylo
perverse*

Édition revue et corrigée par Nathalie Quirion



Collection Galante
Éditions Biblio Curiosa

Présentation

Pour cette publication dans notre Collection Galante, nous vous présentons *La Dactylo perverse*, par René Virard, un pseudonyme de R. Le Figurant. Le texte a été établi à partir de l'édition publiée à Paris, aux Éditions Prima, dans la Collection Gauloise, en 1927. Les Éditions Prima publiaient régulièrement, dans cette collection populaire et abordable, des ouvrages courts d'un peu moins d'une cinquantaine de pages, ornés d'illustrations coquines et d'un titre accrocheur.

Nous ajoutons, à cette nouvelle édition revue et corrigée, quelques notes de bas de page identifiées NDNQ. De plus, nous reproduisons la superbe couverture illustrée en couleurs et les six illustrations en noir de Ranson.

Dans *La Dactylo perverse*, l'auteur nous présente des péripéties dignes d'un vaudeville.

En instance de divorce, M. Damage a dû réduire considérablement le personnel à son *Château des Baisers*... Mais il sait joindre l'utile à l'agréable en faisant de la blonde Antoinette sa bonne, sa dactylo et sa maîtresse ! La séduisante jeune femme ne se contente pas de ce triple rôle puisqu'elle va aussi chercher des petits extras lorsqu'elle est en ville ; c'est là qu'elle va rejoindre des amants de passage, à l'insu de son patron.

Pendant ce temps, la belle Céline qui est encore officiellement l'épouse de M. Damage, passe de tendres moments dans les bras du très raffiné César Plume...

Et alors que tout ce beau monde court à son plaisir, le brave Marius Simplisse, marchand d'immeubles, voudrait bien profiter de la situation pour faire fortune en permettant à un couple de nouveaux riches d'acheter le château de M. Damage, et ainsi lui permettre de conquérir le cœur de celle qu'il aime.

Mais les affaires se compliquent lorsque, par hasard, les chemins des anciens et des nouveaux amants se croisent...

Laissez-vous charmer par les amusantes intrigues de *La Dactylo perverse* !

Nathalie Quirion

I

La Maîtresse-Dactylo-Servante

Ce matin-là, M. Damage se réveilla de fort méchante humeur. Cela lui arrivait souvent, car il était journaliste, journaliste humoriste, et outre qu'il n'avait pas toujours des idées pour ses contes quotidiens, il lui arrivait souvent de passer la plus longue partie de ses nuits dans des cabarets où le champagne est la seule boisson autorisée.

Ce matin était un matin de juillet, beau comme tous les matins de juillet, quand on les voit poindre d'une jolie chambre à coucher de château, la tête sur un moelleux oreiller et les pieds au frais sur la barre d'un lit de cuivre de deux personnes qu'on occupe à soi tout seul.

Les oiseaux chantaient dans les grands arbres du jardin, les chats faisaient leurs griffes après le tronc des cerisiers, les chiens hurlaient après les chats ; à grands coups de sabots les chevaux impatients démolissaient tout dans l'écurie, les vaches meuglaient dans les prés avoisinants, les chèvres bêlaient ; à l'office, la jeune cuisinière fichait piles sur piles d'assiettes par terre... C'était un matin délicieux et calme de campagne dans toute sa splendeur.

M. Damage aurait pu se rendormir. Il ne le fit pas. Sa dextre sortie de la moiteur des draps atteignit un bouton d'appel placé à la tête du lit. Un grelottement de timbre secoua les couloirs et une petite bonne blonde, pimpante et court-vêtue apparut :

— Monsieur désire son chocolat ?

— Chocolat ? Chocolat ! Vous vous foutez de moi, Antoinette ! Apportez-moi un sandwich au pâté et deux verres de Vouvray. Et puis quand la dactylo arrivera, vous me l'expédiez, au trot, c'est compris ?

— C'est compris, Monsieur.

Et Antoinette fit une profonde révérence, plus pour découvrir, en retroussant cérémonieusement ses jupes, les jarrettières qui maintenaient ses bas de soie que pour faire preuve de profond respect qu'elle devait à Monsieur.

Mais Monsieur ne vit pas les bas de soie.

Pas plus qu'il ne vit les jarrettières roses.

Monsieur n'était pas d'humeur à voir rose ce matin.

Il avait mal aux cheveux.

Il avait un conte à livrer avant midi.

Et il pensait à son divorce.



Depuis longtemps le ménage Damage ne marchait plus.

Gaston Damage avait été un bon époux, un peu paillard, peut-être, mais qui le lui reprochera ?

Céline Damage avait été une parfaite femme d'intérieur les six premiers mois. Le septième, elle ne tint plus la main à la cuisine et Damage fut condamné à ne plus se nourrir exclusivement que de rôtis de veau calcinés.

Quand on a un nom dans la presse, et qu'on a bouffé, durant toute sa jeunesse, que de la vache enragée, vous admettez facilement que la chose était inacceptable.

Gaston avait quarante ans.

Céline en avait vingt-cinq.

Il aurait pu être son père, et la traiter comme sa propre fille avec quelques taloches au bon endroit pour la ramener dans le chemin du devoir, cela eut certes mille fois mieux valu qu'un divorce... Mais Gaston était lymphatique et le moindre geste un peu brutal lui faisait non seulement horreur, mais lui flanquait encore des névralgies.

D'un commun accord le divorce fut donc demandé. Sans aucun tort de part et d'autre : on alléguait simplement l'incompatibilité d'humeur.

Aucune trace.

Aucune tache.

Aucune tare.

Céline pourrait se remarier avec un monsieur qui n'aurait qu'à surveiller les rôtis de veau à partir du septième mois.

Gaston continuerait à pondre des contes grivois, à sabler le champagne dans les boîtes de nuit et à tenir des propos légers et platoniques aux dactylos des salles de rédaction.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, et M. Damage s'en aperçut dès qu'il eut dévoré son sandwich et lampé ses deux verres de Vouvray.

*

* *

Le petit déjeuner de Monsieur servi, Antoinette ne fit qu'un bond jusqu'à sa chambre, quitta son tablier à bavette, ses bas de soie chair, et se vêtit en petite dactylo sérieuse.

De même qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui règne dans les cieux, mais un Dieu en trois personnes, M. Damage avait trois employées en une seule petite femme.

Sa bonne.

Sa dactylo.

Sa maîtresse.

Parfois Antoinette faisait bien des « extra » mais c'était alors en ville, et, heureusement pour elle, M. Damage n'en savait rien.

Elle prit le courrier dans la boîte de fer ripoliné du jardin, fit bouffer ses cheveux et frappa modestement à la porte de la chambre.

Gaston avait passé un pyjama bleu tendre à galons verts qui lui allait comme une paire de babouches à un Horse-guard.

— Entrez ! cria-t-il simplement.

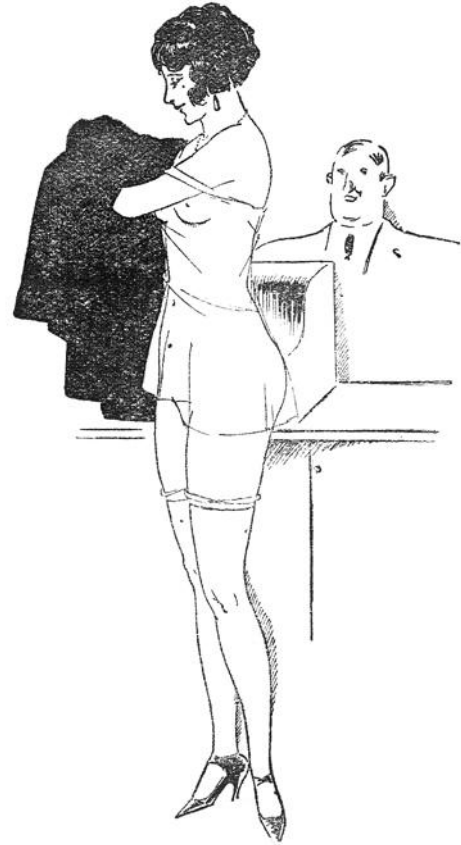
Antoinette entra, lui remit le courrier et s'installa devant sa machine.

Gaston dépouilla le courrier, fit trois fois Broum ! Broum ! Broum ! une fois eh ! eh ! dicta deux phrases très décousues et demanda :

— Ma petite Antoinette, tu serais bien gentille de me remettre ma pantoufle.

C'était à la maîtresse qu'il s'adressait cette fois.

Antoinette quitta sa machine, elle quitta en même temps sa robe sous laquelle elle n'avait presque rien, ou si peu de choses ! Et M. Damage ne dicta pas plus avant ce jour-là.



II Une garçonnière

Tandis que Gaston Damage, toujours son époux devant la loi, s'occupait ainsi tour à tour, au *Château des Baisers*, avec sa maîtresse, sa femme de chambre, et sa dactylo, la brune Céline piétinait dans un petit entresol de la Chaussée-d'Antin. Un fouet de chien à la main, elle menaçait de fouailler tout le monde si dans dix secondes on ne lui avait pas trouvé un taxi pour la conduire aux Epinettes.

On, c'était une petite boniche bretonne, fraîche débarquée de Quimper, encore en robe de velours et qui portait à chaque claquement une main peureuse sur sa croupe maigre de gamine de quinze ans comme si le fouet venait de l'atteindre.

Le moins effarouché, c'était encore le roquet de Madame qui contemplait toute cette scène d'un air amusé, un petit bout de langue sortie malicieusement de la gueule, et qui attendait que sa maîtresse démolisse un vase, une potiche ou le lustre avec la lanière d'un instrument qu'elle n'avait nullement l'habitude de manier, ce qui ne tarda pas à arriver.

Et qui ne fit pas avancer plus tôt le taxi demandé, car il fallut encore que la petite bonne ramassât les débris avant de partir à sa recherche.

Mais le cabot de Madame eut tort de rigoler en un petit aboiement rauque comme une toux, car un savant coup de pied de Céline — il fallait tout de même bien qu'elle s'en prît à quelqu'un — le renvoya sous le lit où il se tint prudemment coi le reste de la journée.

Et où il fit ses petits besoins.

Comme un ouragan, Céline enfila son manteau, enfonça son chapeau, boutonna ses gants.

Elle ne reprit son calme que pour s'étaler un peu de rouge aux lèvres.

Le taxi était en bas.

*
* *

Evidemment, il est contraire aux principes qu'une garçonnière soit située aux Epinettes.

Je vous en fais toutes mes excuses, mais la crise des logements sévit toujours, et je vous assure que j'ai encore été bien content de trouver un cinquième dans ce quartier éloigné pour y loger mon héros : l'amant de Mme Céline Damage.

Pour être juste, il convient de reconnaître que je n'ai pas obligé un ingrat. César Plume a merveilleusement organisé la modeste chambre que je lui ai octroyée. Il y a du mimosa sec dans un vase brique à grecque noire, la toilette est dissimulée par une tenture et les murs tapissés de Millière, d'Hérouard, de Vincent¹ et de *tutti quanti*², découpés dans la *Vie Parisienne* et soigneusement collés sur un papier gris à filet d'or qui les met prodigieusement en valeur. Principalement les *tutti quanti*.

César, une main sur le bouton de la porte, attendait Céline depuis une heure déjà.

¹ Les illustrateurs Maurice Millière, Chéri Hérouard et René Vincent, bien connus pour leurs dessins de jolies femmes. NDNQ.

² Et tous les gens de cette sorte. NDNQ.

Quand il entendit le taxi freiner (les amoureux ont l'oreille fine), il fit trois pas sur le palier pour diminuer la distance qui le séparait de sa bien-aimée.

Céline s'embrouilla dans les chaînettes de sa bourse, se disputa avec le chauffeur, jeta un dernier coup d'œil sur toute sa personne dans la vitrine d'un marchand d'habits qui faisait glace, et enfin, enfin ! tomba dans les bras de César qui avait eu le temps de descendre quatre étages, toujours pour diminuer la distance qui le séparait de sa bien-aimée.

Enlacés ils remontèrent.

— Ma chère amie ! J'ai cru que vous n'arriveriez jamais...

— Ne m'en parlez pas ! Je suis brisée. Imaginez-vous que cette petite sottise d'Yvonne au lieu de se hâter d'aller me chercher un taxi a trouvé le moyen de briser, avant mon départ, un vase auquel je tenais beaucoup !

— Comme vous avez dû être ennuyée ?

Cela, c'était pour l'escalier.

Dans la chambre, le duo change.

Les voix aussi.

— Toi !

— Toi !

— Comme tu viens tard !

— M'amour...

Et le corps sculptural de la belle petite Mme Damage, telle une Vénus sort bientôt des ondes de drap et de mousseline. Ses bras se tendent, ses lèvres s'entrouvrent, sa poitrine s'offre...

Comme l'âne de Buridan³, César ne sait d'abord ce qu'il choisira le premier.

Heureusement, moins têtu que le proverbial quadrupède, il laisse ses mains aller au hasard.

C'est autour d'une taille souple qu'elles se nouent...

Si Gaston Damage pouvait les faire surprendre à cette minute, il y a neuf chances sur dix que le divorce serait prononcé aux torts de la brune et potelée Céline.

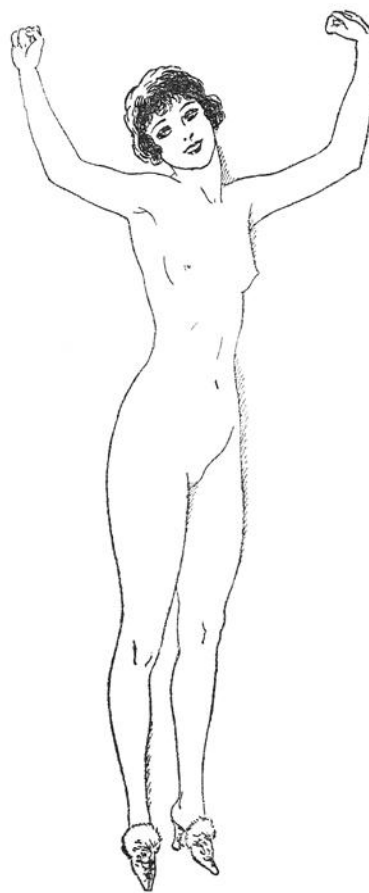
*
* *

Le soleil en a assez vu. Rougissant, il se couche et espère qu'il en verra encore autant le lendemain.

L'obscurité noie peu à peu la chambre.

Nue, Céline s'étire.

César est penché tout près de ses lèvres, en pyjama. Ce n'est pas pour dire, mais il est tout de même cent fois mieux que M. Damage. Ça doit être parce que son pyjama est mieux fait.



³ Légende de Jean Buridan, appelée le paradoxe de l'âne de Buridan, selon laquelle un âne meurt de faim et de soif à cause de son indécision à choisir par quoi commencer entre sa nourriture et son eau. NDNQ.

— A quoi penses-tu, ma chérie ?

Il attend qu'elle réponde :

— A toi !

Mais non. Les yeux au plafond — la moulure où s'accroche l'ampoule électrique est vraiment amusante... — l'adorée pense à autre chose.

— Je pense à Kiki... pauvre chien ! Figure-toi qu'avant de partir, au lieu de l'embrasser, je lui ai donné un coup de pied. Oh ! mais tu sais, un coup de pied, très fort. Il a dû pleurer toute la journée. Il faut vite que je rentre pour le consoler.

Le charme est rompu.

C'est cela. Rentre vite Céline. Embrasse ton amant. Il le mérite. Tu lui as décoché un coup de pied plus terrible que celui que ton chien a reçu. Tu ne l'as pas fait exprès, petit oiseau. Il n'a pas crié. Va consoler ton chien... Va !

Lui, tout seul tout à l'heure, personne ne le consolera.

Le charme est rompu.

La nuit est tombée.

III

Marius Simplisse, marchand de châteaux

Vous avez fait connaissance avec les principaux personnages de ce récit. Comment les trouvez-vous ? Céline et Antoinette sont charmantes, n'est-ce pas ? Si vous êtes bien sage, je vous en présenterai encore d'autres. Un gros monsieur et son épouse légitime et éléphante — type parfait de ce que je ne sais plus qui appelle un hippopofemme. Et puis, ne soyons pas égoïste ! Songeons aussi aux jeunes filles. Je tiens en réserve spécialement pour elles un beau jeune homme, joli comme une carte postale, des cheveux ondulés, un soupçon de moustache, un pli de pantalon impeccable... Ne sentez-vous pas déjà votre cœur battre, mesdemoiselles ? Un peu de patience. Le beau jeune homme viendra en son temps. C'est une surprise.

Il y a quelques minutes, à peine, vous étiez à Paris, aux Epinettes en train d'assister (fi ! les petits cochons) aux ébats extraconjugaux de Mme Damage et de César Plume. Vous ne regrettez pas votre journée, n'est-ce pas ?

Eh bien, quittons Paris, voulez-vous ? Paris et toutes ses turpitudes et revenons à l'austère *Château des Baisers*. Ce voyage n'est d'ailleurs pas le dernier que vous ferez. Il faudra vous aguerrir.

Suivant sa louable habitude, M. Damage n'est pas encore levé. Il vient de prendre son petit déjeuner : trois œufs sur le plat, du lard et deux coupes de mousseux. Il a encore mal aux cheveux, et pour dicter correctement son courrier sans bouger de son lit, il passe la veste de son pyjama.

Bon Dieu ! qu'elle lui va mal. Mais tant pis ! vous vous en contenterez : je n'ai pas le temps de la faire retoucher. Et puis, il y a déjà un pyjama qui va bien dans cette histoire : celui de César Plume. Un pyjama sur deux, pour de la confection, vous conviendrez que ce n'est déjà pas si mal.

Antoinette frappe à la porte, timidement ainsi qu'il sied à une secrétaire. Gaston se cale dans les oreillers, allume une cigarette. Antoinette entre...

Il y avait un tapis dans la pièce.

Antoinette aurait dû le connaître.

Son pied se prit dedans, elle étendit les bras, et se trouva elle-même étendue au beau milieu de la chambre de son patron, les jupes par-dessus la tête.

M. Damage ajusta son monocle qu'il venait de trouver comme par hasard sous son traversin, et se composa une figure sévère.

— Ma chère enfant, je n'ai pas à surveiller les dessous de ma femme de chambre. Ma maîtresse porte le linge qui lui plaît. Mais j'exige que la tenue de ma dactylo soit toujours celle d'une jeune personne convenable. Vous étiez sans doute fort pressée de tous vêtir ce matin ? Pressée au point que vous en avez oublié une pièce indispensable à la bienséance. Veuillez, je vous prie, me faire le plaisir de remonter dans votre chambre et d'empantalonner cette croupe que je ne saurais voir un instant de plus sans que ne monte à ma face toutes les rougeurs de l'occident.

Antoinette s'exécuta.

Elle monta mettre un pantalon.

Pour le retirer dans cinq minutes, était-ce vraiment la peine ?

Enfin...

*
* *

Il convient ici d'ouvrir une parenthèse.

Ce n'est pas par ladrerie que M. Damage avait fait de sa dactylo sa maîtresse et sa femme de chambre, ou de sa femme de chambre sa maîtresse et sa dactylo. Comme vous voudrez.

Lorsqu'on est en instance de divorce, il n'est pas permis d'installer une maîtresse sous ce qui fut jadis le toit conjugal.

Mais aucun article du code ne vous interdit une bonne et une dactylo.

Ce sont des employées salariées. Un point, c'est tout.

Damage n'était point un ladre. C'est la seule chose que je tenais à préciser. Maintenant que vous êtes convaincu, je ferme la parenthèse.

*
* *

Chastement rempantalonnée, d'une petite culotte blanche à festons brodés et fermant pudiquement par deux boutons à la taille, Antoinette revint prendre son service.

Une main sur le clavier, elle attendit.

Comme la dictée se faisait trop attendre, de son autre main elle remit en place un cran d'ondulation naturelle que sa chute avait déplacée, remonta sa jarretière, et tac, tacatac...

— *Lorsqu'il revint de guerre, le beau tambourinaire Gontran...* Ah ! ça. Nom de Dieu ! Antoinette ? Qu'est-ce que ce particulier fiche à la porte de la grille ? Vous le connaissez ? Vous préviens que si jamais c'est un Roméo, je lui flanque mon pied dans le derrière... Ai pas envie qu'il tue le dernier pigeon de mon parc pour qu'il vous serve de réveille-matin.

Antoinette leva les yeux. Sa bouche s'ouvrit, ses sourcils se mirent en accents circonflexes.

Non, elle ne le connaissait pas ce jeune homme, presque élégant, qui avait posé son chapeau de feutre gris sur une borne, et qui, un crayon entre les dents, semblait se livrer à une étrange besogne.

Un mètre pliant à la main, il mesurait tout ce qui était à sa portée, pour le reste il clignait de l'œil et couvrait un petit carnet relié en maroquin vert de notes rapides.

— Nom de Dieu ! Antoinette ! Allez lui dire de ficher le camp immédiatement, sinon je lui tire un coup de fusil dans les fesses. J'ai du sang de seigneur dans les veines, moi, et je n'admets pas qu'un hurluberlu vienne ainsi mesurer ma propriété comme un conscrit le jour du conseil de révision.

Tandis qu'Antoinette partait accomplir cette périlleuse mission. Gaston sautait en bas du lit et ouvrait la fenêtre.

Il n'avait pas d'arme à portée de sa main.

Ses babouches seules, sur le tapis, étaient à portée de ses pieds. Il en prit une au hasard, et v'lan !

Pour l'éviter, l'inconnu baissa la tête et salua du même coup.

— Vraiment enchanté de faire votre connaissance, hurla Damage. Venez donc jusqu'ici, nous allons tous deux nous briser les cordes vocales à parler à une telle

distance.

Le jeune homme presque élégant ramassa son chapeau de feutre gris, remit son calepin vert dans la poche de son gilet et sans dire un mot suivit Antoinette qui venait d'apparaître.

Plus habile que la dactylo-femme de chambre-maîtresse, il sut avec soin éviter le pli fatal du tapis.

— Monsieur Gaston Damage, homme de lettres, dit en se présentant notre héros qui s'était recalé parmi les oreillers du lit défait ; monsieur Gaston Damage, et vous ?

L'inconnu s'aperçut alors qu'il avait oublié, dans sa précipitation à suivre son éclaireur enjuponné, son crayon entre ses dents.

Il le cracha poliment et discrètement dans sa main gauche, tandis que la droite s'appuyait sur son cœur :

— Marius Simplisse, marchand de châteaux, pour vous servir.

— Alors, mon ami, comme je n'ai nullement l'intention de me rendre acquéreur d'une seconde propriété, vous allez me faire le grand plaisir de foutre le camp.

Et de sa dextre largement tendue Gaston lui désigna la porte.

Simplisse interpréta mal ce geste auguste.

Avant la porte, presque au bout de la main, il y avait un fauteuil, il s'y carra avec beaucoup de confusion et encore plus de salutations.

— Je ne voudrais pas vous déranger, monsieur, mais vous savez comme l'on est bavard dans les milieux littéraires. J'ai appris que peut-être vous vous dessaisiriez un jour de votre inestimable immeuble... et je venais vous faire mes offres de service.

— Nom de Dieu, de Nom de Dieu ! Antoinette voulez-vous foutre monsieur à la porte, ou faut-il que je me lève pour le faire moi-même ? Qui est-ce qui m'a fichu une pareille poule mouillée de femme de chambre ? Vraiment on était mieux servi sous l'ancien régime. Sortez, monsieur, ne me le faites pas répéter : je n'ai pas plus l'intention de vendre que d'acheter. Allez au diable ! et que ma malédiction vous suive jusqu'à la septième génération. N'oubliez pas votre chapeau, le courant d'air du vestibule est mortel.

— Enchaînons, Antoinette : *Lorsqu'il revint de guerre, le beau tambourinaire...*

IV

Chez les nouveaux riches

Un intérieur riche de laideur. Piano à queue sur lequel traînent des albums de photographies, sièges art moderne, buffet Henri II, console Louis XV, lithographies encadrées de pâtisserie.

Mme Pelle-Pioche arrange des fleurs artificielles dans de la verroterie de bazar. Ses seins comprimés font craquer une tunique de lamé. Son époux fume un cigare énorme, mais comme il n'a pas encore l'habitude, à intervalle régulier il crache dans les tuyaux du chauffage central.

Coup de timbre impérieux.

Brouhaha dans l'antichambre. Marie qui n'a pas encore l'habitude, elle non plus, non seulement ne peut arriver à nouer convenablement son tablier à bavette, mais ne retrouve plus son bonnet d'ex-serveuse de chez Duval.

Un monsieur entre.

C'est Simplisse.

Marius Simplisse.

Salutations, révérences, poignées de main.

La tunique de Mme Pelle-Pioche craque un peu plus.

Mais Marius ne voit rien, habitué à toutes les catastrophes.

Il s'est assis sans qu'on l'en prie. A tiré son carnet de maroquin de sa poche, et après avoir vérifié ses chiffres, annonce :

— L'affaire est faite !

Ça y est ! La tunique de Mme Pelle-Pioche a craqué complètement.

Et M. Pelle-Pioche a raté le tuyau du chauffage central.

— Douze pièces, salle de bain, garde-manger, continue Marius Simplisse, cent mètres carrés de jardin, vingt-cinq mètres de façade, tonnelle, jet d'eau, marquise, emplacement pour piano à queue dans le vestibule.

Mme Pelle-Pioche s'empresse d'aller mettre une autre tunique. Car il est dit qu'on gardera cet excellent M. Marius Simplisse à dîner. Un courtier qui vous trouve comme ça, en vingt-quatre heures un tel château n'est pas un courtier ordinaire. Qu'on peut tout bonnement récompenser avec une petite commission.

Les yeux de Mme Pelle-Pioche se font déjà prometteurs...

Vraiment ce courtier le mérite.

Mais ce n'est pas à elle que pense Marius Simplisse.

Son esprit est bien loin, bien haut, dans une petite mansarde qu'il a dû quitter la veille avec un solide coup de pied au derrière tandis que ces paroles sorties d'une bouche purpurine emplissaient tout l'escalier :

— Bougre de feignant qui se laisse entretenir tandis que je me tue à poser... Si dans huit jours tu n'as pas rapporté l'argent du terme, tu vas voir comme je vais me gêner pour te mettre à la porte, toi et tes fringues de miché. Propre à rien, suborneur de modèle, wagon, flaque d'eau...

Et autres amabilités du même cru qui avaient fait s'ouvrir à chaque palier, comme des oreilles de femmes curieuses, toutes les portes du petit hôtel cosmopolite de la rue de Tholozé.

Et Marius Simplisse, placier en meubles et immeubles, était parti pour faire des affaires.

Moins attiré par l'appât du lucre que pour reconquérir le cœur de sa Jeannette, qui se nommait d'ailleurs Ninie et qui, bien que Montmartroise, ne posait exclusivement que pour les peintres de Montparnasse, qui sont tous Américains, ainsi que chacun sait.

Il avait eu vent du divorce du ménage Damage, ce brave Marius. Un divorce entraîne généralement une liquidation, et soutenu par l'amour fervent qu'il portait à sa Ninie, il espérait fermement réussir.

Mme Damage, pressentie quelques jours auparavant, ne demandait pas mieux que céder, même à vil prix, cet infâme *Château des Baisers* où un mari, aujourd'hui abhorré, lui avait ravi ce qu'elle avait de plus cher.

Des caresses conjugales mal partagées.

Du moins à son point de vue.

Car elle n'aimait pas le veau.

Auprès de M. Damage, évidemment Marius Simplisse était tombé sur un bec ! Mais ce n'était pas un échec ; loin de là. Tout au plus un simple, mais fâcheux contretemps.

C'est donc avec la plus parfaite insouciance, qu'il accepta le banquet plantureux que lui offrirent les Pelle-Pioche en l'honneur de son succès.

Bien sûr, ce succès était à venir.

Mais les Pelle-Pioche le considéraient comme venu.

Et lui, Marius, ne voyait pas trop pourquoi il ne viendrait pas.

Des moins méritants que lui, etc.

Sa raison commençait à chavirer dans le champagne — qui n'était que du mousseux, car M. Pelle-Pioche se souvenait toujours fort à propos qu'il avait été marchand de conserves pendant la guerre —. Il promit la signature de l'acte pour le lundi suivant, sans savoir au juste ce qu'il faisait.

De même qu'il ne sut jamais pourquoi, habitant rue de Tholozé, il se réveilla boulevard des Batignolles, avec une petite blonde à son chevet, et qui lui passait tour à tour, non point la rhubarbe et le séné, mais la cuvette et une tasse de camomille.

Les lecteurs comprendront lorsqu'ils sauront que la petite blonde n'était autre que la maîtresse-femme de chambre-dactylo Antoinette qui, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, faisait parfois des « extra », mais toujours en ville pour que M. Damage n'en sache rien.

V Comme on se rencontre

M. Damage ne sut jamais que sa fidèle (?) Antoinette avait rencontré, une nuit, aux Batignolles, le marchand de châteaux, Marius Simplisse.

Mais Marius garda un tel souvenir de son dévouement, qu'il ne remit plus jamais les pieds rue de Tholozé.

Ce qui fit que Ninie dut passer au compte des profits et pertes son ex-amant.

Elle en fut de mauvaise humeur huit jours, mais comme elle n'avait plus personne sur qui passer sa colère, elle se fit mettre à la porte de son hôtel, parce que vraiment, à partir de huit heures du matin, elle devenait par trop bruyante dans un immeuble de gens respectables qui aiment se reposer, la journée, des fatigues de la nuit.

Elle tenta, pour calmer ses nerfs, de chercher, comme l'on dit, des poux dans la tête de l'artiste qui l'employait à Montparnasse.

Mais celui-ci, non point Américain, mais sujet d'un pays où l'on sait encore comment traiter les petites filles insupportables, après l'avoir logée sous son bras gauche, lui administra une telle correction, que son costume de modèle facilitait — elle posait une Vénus sortant de l'onde — que Ninie non seulement se le tint pour dit, mais encore qu'elle brûla pour lui des feux du plus ardent désir et de la plus parfaite soumission.

Ce qui lui fit un instant oublier Simplisse.

Qui lui-même l'avait déjà oubliée. Tout à son affaire du *Château des Baisers*, mais qu'il rêvait cette fois de réussir pour le compte de Mlle Antoinette.

Son mal de cœur dissipé, Marius, accompagné d'Antoinette dont c'était précisément le jour de congé se rendit chez Mme Damage.

Qu'il ne trouva pas, comme de bien entendu.

La vie est courte.

Pourquoi se morfondre en un domicile particulier triste et sévère, alors qu'un jeune homme, beau, grand, bien fait, a une garçonnière si accueillante aux Epinettes ?

Marius Simplisse ne trouva donc au domicile de celle qui aspirait à ne plus s'appeler bientôt Mme Damage que la petite boniche bretonne.

Et qui, naturellement, ne put lui donner aucune indication sur l'endroit précis où pouvait bien se trouver sa maîtresse.

D'autre part, Simplisse ignorant jusqu'à l'existence de César Plume, ne pouvait pas, de lui-même, deviner où la future divorcée était allée promener son chien.

Il se dépêcha donc d'aller retrouver Antoinette qui, patiemment l'attendait à la terrasse du petit café du coin tout en buvant un anis del Oso d'une main et en soutenant de l'autre une conversation animée avec le commerçant dont l'étalage occupait un bon



tiers du rond-point, et qui s'intitulait modestement « Le Roi des huîtres et du bigorneau ».

Titre de noblesse qui ne lui servait guère qu'en hiver. Les huîtres, comme les moules, ne se dégustant pas durant la période des mois sans R. Le roi de ces mollusques, déchu pendant la canicule en était réduit à débiter de la glace au verre, en cornet, en gaufrette, et des sacs de cacahuètes au prix uniforme de cinquante centimes, dix sous.

Quelle déchéance !

Antoinette avait entrepris de lui remonter le moral ; et elle y serait sans doute parvenue, sans le retour soudain et précipité de Marius.

D'un Marius élégant qui n'aimait pas beaucoup voir ses compagnes se commettre avec les marchands de coco — fussent-ils en hiver roi de l'huître et des bigorneaux.

Il régla nerveusement les consommations, car tout de même, Antoinette — bien qu'il ait fait vite — avait eu le temps de déguster plusieurs anis, trois glaces et de se livrer à un décorticage savant de plusieurs paquets à dix sous de ces fruits secs, qui rappellent quant au goût un peu les haricots crus et que l'on nomme cacahuètes.

La poussant par l'épaule dans un taxi qui maraudait, ils disparurent tous deux dans un nuage de fumée, comme des dieux, poursuivis, encore comme des dieux, par les litanies du garçon de café et du « Roi des huîtres et du bigorneau » qui ne retrouvaient ni leur compte ni leur pourboire dans la poignée de sous que Marius Simplisse avait précipitamment jeté sur le guéridon de marbre.

Il faut croire qu'il en avait roulé beaucoup à terre...

Ça sera toujours les petits bénéfiques de la balayeuse.

*

* *

Le taxi, lui, roulait, comme seuls savent rouler les taxis pilotés par un chauffeur qui a fait son apprentissage dans l'état-major du tzar de toutes les Russies.

Au titre de lieutenant-colonel.

Les arbres des avenues fuyaient. Des pavés sautaient jusque dans les vitrines ; les becs de gaz semblaient s'incurver.

— Où allons-nous ? demanda dans un souffle Antoinette, grisée par toute cette vitesse.

— A Nogent, ma chérie. Nous allons rigoler.

Ils allaient rigoler, en effet, mais peut-être pas comme ils l'entendaient.

Car bientôt les indigènes, fâchés, firent pleuvoir sur leur véhicule une grêle de cailloux ; et voulant éviter une pierre plus grosse que les autres, qui eût abîmé sa belle petite physionomie dont il avait le plus grand besoin pour figurer, le soir, dans un restaurant de la rue Fontaine, le chauffeur flanqua bien malencontreusement sa belle guimbarde aux banquettes capitonnées contre un arbre.

Un arbre qui, lui, n'était nullement capitonné.

Cela fit croc ! boum ! zim !

Et une foule menaçante entourra bientôt le taxi, nourrie des plus noires idées de représailles.

C'était un lundi.

Et le lundi, à Nogent, il n'y a plus aucun Nogentais.

La population a émigré dans les bureaux, les grands magasins, les usines, remplacée

par une foule cosmopolite descendue des boulevards extérieurs, de la rue de la Gaîté, de la place Clichy et qui danse aux sons d'un accordéon dans toutes les guinguettes tout en mangeant des fritures et en roulant d'élégantes cigarettes pour orner le dessus de leur oreille droite.

Il n'était plus question de Java, de goujons, ni de scaferlati.

Marius, Antoinette, très pâles, et le chauffeur venu de Moscou allaient passer un vilain quart d'heure.

Les cris d'assassin ! écraseur ! catin ! montaient dans l'air pur. La foule se resserrait autour d'eux afin qu'aucun n'en réchappe...

Déjà les poings se levaient.

Quand...

Quand un autre écraseur venu en sens inverse trouva le moyen de coller son capot entre le pare-brise du taxi et l'arbre cause de toute cette révolution, tandis qu'une troisième voiture, de maître celle-là, s'arrangeait on ne sait trop comment pour faire panache sur le tout.

Et, chose étrange, ce ne fut pas une clameur d'horreur que l'écho de la Marne répéta, mais une triple exclamation de surprise.

VI

Où se prépare une partie de plaisir

Dans son petit cinquième étroit des Epinettes, César Plume rêvait de grand air.

Il avait eu beau ouvrir ses fenêtres, toutes les fenêtres, cela ne lui suffisait pas.

Aussi, le lendemain, lorsque Céline Damage, plus belle que jamais et en une toilette d'été resplendissante vint lui rendre sa visite habituelle, la pressa-t-il tendrement de fuir Paris tous les deux.

Sans bagage, en voiture... Ce serait si doux !

On roulerait jusqu'à la nuit, sans savoir quel chemin on aurait pris. Et lorsque la lune se lèverait, après avoir joui un instant de sa fraîcheur sur la grande route, on heurterait à la porte d'un petit, tout petit hôtel dont l'enseigne de fer et la girouette découpée grincerait au vent, tandis que les grenouilles donneraient un concert aux étoiles.

Une petite vieille — tout serait petit dans ce charmant petit village — préparerait leur chambre, avec des draps rudes dans un antique lit de bois, et en attendant qu'elle leur apporte le flambeau pour monter à leur nid nocturne, ils dîneraient d'une omelette au lard arrosée d'un pichet de cidre...

— Mais tu es fou ! César ! se défendait Mme Damage, plus pratique. Tu es fou à lier ! Et mon divorce, voyons ? Que dirait-on si l'on me voyait courir les routes avec un gigolo. Non, non ! ce n'est pas possible.

— Tout est possible, madame, lorsqu'on aime. Mais vous ne m'avez jamais aimé, je le sais bien...

— Voyons, mon petit César, ne sois pas nigaud à ce point. Je crois t'avoir donné, sans me vanter, les plus grandes preuves d'amour qu'une femme puisse donner à un homme. Tu deviens tyrannique, ma parole ! Cette petite chambre ne te suffit donc plus ? Puisque j'y suis ?

— Il faut à mon âme l'immensité des champs.

— Toi, tu as pris un coup de soleil. Tu ferais mieux de te coucher, je vais faire venir le médecin.

— Céline... Ma voiture est en bas. Un mot : nous partons. Que ce ne soit pas *non*, surtout ! Ou, vois-tu, je me jette par la fenêtre. Et c'est une fenêtre du cinquième. Mon corps s'écrasera en bouillie sur cette voiture, que j'ai achetée pour notre bonheur. Tu la vois ? Penche-toi un peu... Elle est là, en face la porte, notre voiture. Partons-nous ?

— Eh bien, oui, là ! mais... pas tout de suite.

— Si. Tout de suite ! Le temps presse.

— Et si l'on nous rencontre ?

— On ne te reconnaîtra pas.

— Crois-tu donc, tu as un déguisement à m'offrir ?

César se mit à sauter à travers la pièce.

— Mais oui ! c'est vrai... Je suis bête ! Je n'y avais pas songé. Quitte vite ta robe, ma chérie.

— Quoi ? que je quitte ma robe pour sortir ?

— Oui, oui.

— Décidément, tu es fou, mon pauvre ami, complètement fou aujourd'hui, et je ne me prêterai pas plus longtemps...

Dédaigneux d'une réponse, d'une réponse qui pourtant l'eut réhabilité, César fouillait avec anxiété dans une malle profonde. Il en tira successivement un complet de sports,

une chemise souple à col Danton, des bas à revers gris et une casquette, qu'il jeta sur le lit.

— As-tu compris maintenant pourquoi il faut que tu quittes ta robe, ta combinaison, tout ?...

— Oui, répondit en souriant Mme Damage, c'est vraiment très drôle.

*
* *

Ce fut César qui l'habilla.

En amant plus qu'en femme de chambre.

Interrompant souvent sa besogne pour déposer le long d'un bras nu, un creux d'épaule ou une nuque provocante des baisers d'abord furtifs, puis de plus en plus prolongés.

Si bien que lorsque la belle Mme Damage fut enfin habillée, tout le travail était à recommencer.

César le recommença, la joie au cœur.

— Quel joli petit garçon tu fais, ma chérie.

Céline, devant la grande armoire à glace, se regardait avec complaisance.

Avec l'adultère, le travesti est une de ces choses qui plaisent le mieux aux femmes.

Céline contempla longuement ses mollets grossis encore par les bas de laine épaisse, ses hanches mises en valeur par le veston de sports à martingale et ses cuisses tendant à la faire craquer l'étoffe du pantalon.

Crânement elle enfonça la casquette d'étoffe grise jusqu'à son petit nez, dissimula avec soin les moindres boucles de cheveux un peu trop folichonnes, et se tourna vers son ami en gouaillant :

— Tu n'aurais pas une cigarette, monsieur ?

— Dis donc, gamin ! veux-tu une calotte ?

Et comme mi-amusé, mi-attiré, il se précipitait déjà vers elle la main ironiquement levée, ce fut Céline qui se recula jusqu'à la porte :

— Ah ! non, pas de blague ! Ça fait déjà deux fois que tu m'habilles aujourd'hui.

Il lui donna une cigarette quand même.

Et quand il fut rassasié de voir quel petit gavroche il avait pour maîtresse, César prit Céline dans ses bras vigoureux et la porta jusqu'à la petite conduite intérieure.

Cela n'a l'air de rien. Mais cela représente tout de même cinq étages et deux mètres cinquante de trottoir.

Avec soixante kilos sur les bras.

*
* *

Ils partirent.

On sait comment, ou plutôt on ne sait pas encore comment, ils arrivèrent à plein capot dans le taxi qui conduisait Antoinette et Marius Simplisse en partie de plaisir.

Pourtant, au début, tout avait fort bien marché.

César conduisait avec la maîtrise d'un chauffeur qui a passé son brevet le matin même.

Et qui a un trac fou, non point d'emboutir une vieille dame ou de renverser un kiosque à journaux, mais de se voir retirer son permis de conduire.

Freinant, cornant, ralentissant, saluant presque les agents de la brigade des voitures, il avançait tout de même. Ou plutôt il faisait avancer sa machine. Lorsqu'arrivant à Nogent, Céline se jeta à son cou :

— Mon chéri n'écrase pas le pigeon...

César donna un coup de volant.

Le pigeon n'était autre que trois plumes blanches piquées sur un bouchon de façon très artistique, et qu'en un coup de raquette malencontreux une moutarde de cinq ans venait de projeter au beau milieu de la route.

Les femmes ont tort d'avoir trop de cœur.

Et les moutardes de jouer au volant trop près des routes que fréquentent les automobiles pilotées par des amoureux qui obéissent au doigt et à l'œil au moindre désir de leur chère et tendre.

C'est ainsi que le capot de la petite conduite intérieure se trouva subitement encastré entre un tronc d'arbre et un pare-brise, tandis que son conducteur recevait à la même minute un tel coup de buttoir dans les fesses qu'il en perdit pour quelques instants la notion exacte des choses.

Et qu'il ne les retrouva, assis confortablement dans l'herbe épaisse, qu'en entendant hurler sa maîtresse.

Mais non point de douleur !

VII Bataille de dames

Antoinette s'était dressée, cramoisie.

Céline debout et furieuse s'appuyait nerveusement au volant. Sa figure était devenue blême.

Car sous les traits du chauffeur de taxi tamponné, elle venait de reconnaître son danseur de la veille.

Le beau danseur russe du bar de la rue Fontaine.

Celui qu'elle avait le plus tendrement serré contre elle toute une nuit de musique excitante.

Se haussant encore sur la pointe de ses souliers d'homme (ou plutôt de garçonnet) elle dévisagea Antoinette qui, très calme, se remettait de la poudre.

— Grue ! lui lança-t-elle.

Antoinette leva la tête :

— Dis donc, bébé ! si tu as perdu ta nourrice, je ne t'offre pas mes services pour te moucher. Mais si c'est ta gouvernante que tu pleures, je peux la remplacer pour te déculotter.

— Me... ?

Reconnaissant sa cliente sous le travesti masculin, Marius Simplisse n'avait eu rien de plus pressé qu'abandonner les abords du taxi et de disparaître dans la foule.

Laissant sa maîtresse se faire casser la figure, toute seule, puisque tel était son bon plaisir.

Le commerce avant tout, n'est-ce pas ?

Marius Simplisse tenait à placer son château.

Les coups de poing, ça ne l'intéressait pas.

Mme Damage, très en colère, était descendue de la voiture.

Antoinette marcha à sa rencontre.

— Veux-tu répéter ce que tu viens de dire ?

— Voleuse d'homme.

— Ta bouche, moutard !

— Moutard ?

Une claque crépita.

C'était Antoinette qui venait de la recevoir.

— Décidément, tu tiens à ce que je remplace ta gouvernante ? Tant pis mon petit.

Et les deux dames se précipitèrent l'une sur l'autre.

Poliment ces messieurs et dames, Nogentais pour une journée, s'écartèrent.

Dans un combat à la « loyale » il ne faut pas gêner les adversaires.

Pour un crépage de chignon, quoique cette parure féminine n'existe plus, ce fut un beau crépage de chignon.

Un sympathique gentleman à casquette et à ceinture rouge marquait les coups sans défendre les corps à corps.

Antoinette, un instant, sembla avoir le dessus. Et il s'en fallut de bien peu que sa promesse de remplacer la gouvernante ne fût tenue.

Ceinturée, jetée le nez contre terre, un genou déjà sur ses reins, l'oppressant, Mme Damage sentit les doigts experts de la dactylo-maîtresse-femme de chambre chercher le mode d'attache de sa culotte de sports.

- Gare ! tu vas prendre, bébé ! cria une voix anonyme.
- Oh ! là, là ! mince ! on rigole plus qu'au cinéma !
- Dis Nénesse ? tu m'y ramèneras à Nogent.

Une gifle envoyée de main de maître fut la réponse.

Ces messieurs n'aiment pas qu'on leur gâche les beaux combats.

Et un solide coup de savate dans les reins envoya la perturbatrice porter ailleurs ses boniments à la noix.

Céline devant le danger s'était ressaisie.

Elle tourna sur elle-même, attrapa son adversaire par le cou, la fit basculer, et, plus libre qu'elle dans ses vêtements masculins, la mit knock-out en moins de vingt secondes.

Antoinette sur le dos, les bras en croix, ahanait.

Céline, la douce Céline (!) la giflait à claques répétées.

- En as-tu assez ? demandes-tu grâce ? Dis, chipie ?

Et cela faisait comme des coups de pistolet.

— Tu ne réponds pas ? *flic !* veux-tu que ce soit moi, *flac !* qui joue le rôle de gouvernante ? *floc !* Dis ? le veux-tu ? *Pif, Paf !*

- Non... pardon... finit par articuler Antoinette demi-morte.

Mme Damage lui cogna une dernière fois la tête contre les pierres de la route.

Et se releva, abandonnant sa victime, satisfaite.

— Bravo petit gars ! hurla la foule enthousiaste, viens boire un bock, tu l'as bien mérité !

Et, portée en triomphe sur de fortes épaules masculines, Céline disparut en souriant parmi la vigne vierge des plus proches bosquets.

Mais pourtant pas assez vite pour qu'un homme ne la remarque.

Cet homme, c'était le propriétaire de la troisième voiture : M. Damage.

Très calme, très maître de lui-même, il s'approcha de sa maîtresse-dactylo-servante qui maintenant gémissait doucement comme un petit enfant, il la souleva dans ses bras vigoureux et la porta dans la voiture. — C'est-à-dire la sienne.

Antoinette ouvrit les yeux, et cacha son visage tuméfié de ses deux mains.

- Monsieur ! cria-t-elle.

Mais Monsieur ne se sentait point d'humeur à fournir ou à demander des explications.

Rapidement, il mit en marche la voiture que le chauffeur russe avait dégagée et rangée le long de la route avant de déguerpir, car il avait pressenti, ce brave slave, que ça finirait certainement par du vilain.

Et peut-être bien pour lui !

D'ailleurs réglé par Marius, il n'avait plus rien à faire dans ce pays inhospitalier. Les combats de dames en plein air ne l'intéressaient pas. Il avait, tous les soirs, les luttes féminines à Tabarin, autrement moins dangereuses et beaucoup plus suggestives.

M. Damage et son précieux fardeau fuyaient donc en troisième vitesse vers Paris, lorsque pleine de mansuétude Céline apparut un verre d'alcool et une carafe d'eau entre les mains pour ranimer son adversaire malheureux.

Grande fut sa stupéfaction de ne plus rien trouver.

Rien, que César qui, revenu de son évanouissement (celui-là, personne ne s'était occupé de lui et on l'avait laissé bien tranquille dans ses deux pieds d'herbe et de papiers gras) se frottait énergiquement les reins.

- Merci ! dit César en avalant d'un trait le verre d'alcool puis le contenu de la carafe

ensuite, mais je prendrais bien encore quelque chose...

— Où est la femme ? demanda Mme Damage inquiète. Les agents ne l'ont pas emmenée au moins ?

— Quelle femme ? quels agents ? s'étonna César qui vraiment sortait de la lune — si toutefois c'est en cet endroit que l'on va lorsque l'on s'évanouit.

— Quelle femme, quelle femme ! Ah ! ça, d'où sors-tu donc, toi ?

— De là-bas, dit César simplement en indiquant le bouquet d'herbe et de papiers de son bras gauche. Le seul qui n'ait pas trop souffert dans sa pirouette.

— La femme qui était couchée là, reprit Mme Damage, et que j'ai un tant soit peu malmenée.

— La femme, se souvint César, elle vient de partir dans l'auto.

— Dans le taxi.

— Non, dans la voiture de maître.

— Dans... Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Bien sûr. Il n'y avait plus de taxi quand je me suis relevé.

Mme Damage s'assit sur le bord de la route.

— Voilà qui est incompréhensible, finit-elle par articuler. Et si tu veux m'en croire, nous allons rentrer tous les deux par un chemin différent, car ce départ mystérieux ne me présage rien de bon...

— En garçon, en garçon, tu ne peux pas rentrer seule sous ce déguisement ?

— Et pourquoi donc ? Si tu ne t'étais pas évanoui comme une femmelette, tu aurais pu voir que je suis de taille à me faire respecter.

*

* *

Cependant lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'avait plus un brin de poudre sur les joues, ni une miette de rouge sur les lèvres, et que ses ondulations permanentes pendaient, lamentables, Mme Damage consentit à remonter dans la voiture de son ami pour rentrer Chaussée-d'Antin.

VIII

Où l'un des personnages perd les deux tiers de sa personnalité

— Vraiment... Je n'aurais jamais reconnu Madame, dit la petite bonne stupide, et si Madame ne m'avait pas poussée, jamais je n'aurais laissé entrer Madame...

— Ça va ! apporte-moi ma robe beige et prépare-moi un bain. Je viens de tourner un film mouvementé.

— Madame fait donc du cinéma ? Est-ce que Madame passera dans le quartier...

— As-tu fini avec tes questions ? Et veux-tu aller préparer mon bain, oui ou non ?

— Oui Madame.

— C'est heureux !

— J'ai tout de même pris quelques gnons, constata Mme Damage quelques instants plus tard en s'inspectant toute nue devant sa glace. Tout cela par la faute de cet imbécile de César. Ah ! celui-là ! si jamais il a l'audace de remettre les pieds ici... Anne-Marie ! Anne-Marie !

La boniche accourut.

— Madame ? Oh !

— Tu entends, Anne-Marie ? Si jamais M. Plume a le toupet de venir me demander un jour, tu le jetteras à la porte. Et si tu n'es pas assez forte, lance-lui Kiki aux mollets. C'est compris ? Bon. Maintenant, ne t'en va pas, prends le gant de crin et masse-moi. Mais plus fort, imbécile ! Je ne suis pas en sucre. Ah ! si tu m'avais vue cet après-midi.

*

* *

En rentrant au *Château des Baisers*, M. Damage n'eut pas à essayer les questions de sa domestique. C'est au contraire lui qui en avait à lui poser. Mais comme c'était un brave homme et qu'Antoinette était assez fatiguée, pour ne pas dire moulué, il remit charitablement cette petite cérémonie au lendemain matin.

— Ma fille, dit-il à Antoinette lorsqu'elle lui apporta son petit déjeuner en un costume de soubrette d'opéra-comique, plus pimpante que jamais, ma fille, je n'aime pas que mes serviteurs se commettent ainsi que vous l'avez fait hier. La chose est inadmissible dans une maison sérieuse ; et à plus forte raison dans un château. A partir de ce matin, je vous autorise à prendre deux heures pour vous chercher une autre place. Quand vous aurez remporté votre plateau et changé de tenue, je dirai à la maîtresse ce que j'ai à lui dire.

— Est-ce bien utile, monsieur, que je remporte le plateau et que j'aie à changer de costume ? Je sais ce que vous allez me dire, et je vous assure que les apparences sont contre moi...

— Possible. Très possible. Mais je n'aime pas entretenir des filles pour les voir de mes propres yeux rouler en taxi avec un gigolo.

— Monsieur ne m'a pas vue avec un gigolo...

— Admettons que je ne vous aie pas vue (ce qui au fond était exact, M. Damage n'avait pas eu le temps de voir Simplisse volatilisé dès qu'il avait reconnu ses clients). Admettons que je ne vous aie pas vue, il n'en reste pas moins que vous trompez votre maître, un maître qui a toujours été bon pour vous... A partir d'aujourd'hui, Antoinette, vous coucherez avec qui vous voudrez. Vous pourrez également prendre deux heures par

jour pour vous chercher un autre amant. Et de deux !

M. Damage souffla un peu.

— Quant à la dactylo, j'en ai le plus grand besoin aujourd'hui. Son compte sera réglé plus tard. Elle ne perdra rien pour attendre. Veuillez vous asseoir à votre table.

Après les événements de Nogent, M. Damage venait de prendre une grave détermination.

Puisque sa femme menait la plus folle des vies, au point de s'habiller en homme pour courir plus librement les routes, il allait vivre sa vie lui aussi, et bon train. Et pour cela, avec le consentement de madame son épouse, il allait commencer par bazarder le *Château des Baisers* — qui, avec ses dépendances, représentait pas mal de bouteilles de champagne et de fins soupers en agréable compagnie à *l'Abbaye* ou au *Rat mort*.

— Vous devez vous souvenir, mademoiselle, de ce jeune homme presque élégant que je vous ai fait mettre un matin à la porte ?

— Oui monsieur.

— Voulez-vous me rappeler son nom ?

— Voici sa carte, monsieur.

— Marius Simplisse, c'est ça. Vous êtes décidément une parfaite secrétaire. Et c'est avec beaucoup de peine que je vais me séparer de vous.

Antoinette poussa un gros soupir et baissa la tête, creusant les épaules pour faire glisser une des manches épaulettes de sa robe.

Mais tout l'abandonnait, la malheureuse fille ! Et la manche ne voulut pas glisser.

Elle croisa alors ses jambes. Et attendit un regard.

Ce fut un commandement qui vint.

— Ecrivez à M. Marius Simplisse que je le prie de passer au château immédiatement ; vous joindrez à cet ordre la lettre que voici et qui lui donne tout pouvoir pour commencer les démarches nécessaires auprès de Mme Damage.

Au nom de Mme Damage, M. Damage eut un petit sourire : « Quelle maîtresse-femme, tout de même ! Quelle volée magistrale elle a octroyée à mon ex-maîtresse-dactylo-servante ! Ah ! mes enfants ! Je n'aurais pas donné ma place pour trois châteaux comme celui que je vais vendre. Et dire que... Enfin ! »

— Vous écrivez, mademoiselle ?

— C'est fait, monsieur.

— Bien. Donnez que je signe. L'adresse est tapée ?

— Oui monsieur.

— C'est parfait. Mademoiselle Antoinette, je vous autorise également à prendre deux heures par jour pour tâcher de vous placer ailleurs comme secrétaire.

A ces mots, Antoinette s'écroula en sanglotant sur sa machine.

Ce coup-ci la manche-bretelle glissa ; son patron vit la petite jupe remontée.

— Vous avez un gros bleu à la cuisse ; c'est bien laid mademoiselle.

Puis, sans autrement s'affecter, il fit sauter les journaux de leurs bandes et les déplia avec lenteur pour chercher le cours de la Bourse.

Antoinette comprit que c'était bien fini, et qu'il était inutile de poursuivre plus longtemps cette petite comédie. Elle remonta sa manche, décroisa ses jambes et quitta cette chambre, où elle n'avait plus rien à faire, pour aller porter le courrier à la poste.

IX

Une journée bien employée

La journée de Marius Simplisse fut extrêmement agitée.

Enfin, il la tenait cette belle affaire de château !

Comme il avait eu raison de ne pas désespérer.

La lettre de M. Damage à peine déchiffrée, Marius avait sauté sur son chapeau le plus neuf, et s'était d'abord fait conduire, en taxi s'il vous plaît, chez Mme et M. Pelle-Pioche où il fut décidé que le soir même une grande fête serait donnée en son honneur.

Ensuite il fila sans déjeuner chez Mme Damage qui le reçut assez distraitement tout en faisant jouer Kiki du bout de sa pantoufle.

C'est alors que Marius remarqua que Mme Damage avait de bien jolies jambes. Et cela lui rappela Ninie.

Ninie... Qu'était-elle devenue ?

Marius se promit bien de bondir jusqu'à sa mansarde pour lui annoncer la bonne nouvelle, et se faire pardonner maintenant qu'il allait avoir de l'argent.

Ninie... la sculpturale Ninie ! Comment avait-il pu seulement vivre aussi longtemps sans elle ?

— Alors vous dites, proféra Mme Damage le ramenant au fait que ses pensées secrètes lui avaient fait un instant abandonner, vous dites que mon mari est tout disposé à céder le *Château des Baisers* ? Subitement ? C'est bien étrange cela.

— Il n'y a rien d'étrange, madame, M. Damage est un homme infiniment intelligent, qui sait que les propriétés bâties viennent d'atteindre leur plus haut prix. Soucieux de ses intérêts, et des vôtres, madame, il a compris que l'heure de réaliser était arrivée... Et c'est pourquoi il m'a dépêché d'urgence auprès de vous. Vous le savez, il ne peut vendre cette propriété sans votre consentement...

— Je le sais, je ne le sais que trop bien. Car le réciproque existant, à un certain moment de gêne... mais tout ceci ne vous regarde pas. Anne-Marie ! Voulez-vous descendre Kiki un instant... Et puis grouillez-vous un peu, quand je vous appelle, espèce d'empotée.

— Charmante femme ! murmura en lui-même Marius, plus ça va, plus elle me rappelle Ninie, ma douce Ninie ! Pourvu que je la retrouve...

Kiki descendu, Mme Damage s'approcha d'un petit secrétaire et le plus posément du monde se mit à faire sa correspondance.

— Nous sommes bien le 28 aujourd'hui ? demanda-t-elle en redressant la tête.

— Oui, madame, le 28, hier nous étions le 27... et demain...

— Merci monsieur, c'est tout ce que je voulais savoir.

Un instant sa plume courut sur du trop beau papier violet à bordure d'or, puis elle redressa à nouveau la tête.

— M. Damage a mis dix-huit mois pour se décider à vendre ce château. Vous me permettrez bien quelques instants de réflexion ?

Marius Simplisse se leva :

— Pour Dieu, madame, hâtez-vous ! Songez que chaque minute que vous perdez sont peut-être autant de billets de banque qui s'envolent.

— Vraiment ? Vous êtes bien nerveux, monsieur Simplisse. Eh bien, réflexion faite, je ne cède pas ma part du *Château des Baisers*. C'est là que je pense me retirer. Oh ! pas tout de suite ! soyez-en assuré.

Marius Simplisse, effondré, (adieu Ninie !) s'écroula dans un fauteuil.

Céline partit d'un bel éclat de rire.

— Combien perdez-vous dans cette affaire, monsieur Simplisse ?

Marius se redressa.

— Rien, madame. Simplement mon honneur de commerçant. Ce château était vendu d'avance.

— Et à qui, s'il vous plaît ?

— A Mme et M. Pelle-Pioche.

— Pelle-Pioche ? Pioche dites-vous ? Attendez donc cela me rappelle quelque chose. Mais oui ! Pioche une grosse dame, n'est-ce pas ?

— Une dame assez forte.

— Pioche ! Oh ! c'est trop drôle ! elle fut ma, ou plutôt notre femme de ménage. Le hasard vous réserve de ces coups ! Ma femme de ménage au *Château des Baisers...* c'est comique !

Marius avait repris son chapeau très digne :

— Je n'ai plus qu'à me retirer, madame, car je conçois fort bien, après mon indiscretion, que vous refusez de plus belle.

Mme Damage était secouée d'un petit rire nerveux :

— Refuser de plus belle ? Qu'est-ce que vous me chantez là ! J'installe ma femme de ménage dans les lieux qu'elle a jadis balayés. Je serais curieuse de savoir comment elle va faire manœuvrer ses domestiques. Dommage que je ne puisse pas lui vendre toute la livrée du château. Monsieur Simplisse, ne manquez pas de dire à mon mari que je serai chez lui demain à deux heures, et que je lui signerai des deux mains toutes les autorisations de vente qu'il me demandera.

— Vous agissez en sage, madame, dit le marchand de châteaux en se retirant cérémonieusement.

— Non, monsieur, répondit Céline, j'agis simplement en femme pour qui les occasions de rire sont trop rares et qui ne veut pas les laisser échapper.

*

* *

Dans l'escalier, Marius, mit son chapeau un peu plus sur l'oreille.

— Ouf ! la bougresse m'a donné chaud ! J'ai bien cru qu'une fois encore l'affaire allait me glisser entre les mains. Ne me parlez pas de traiter quelque chose avec les femmes du monde : toutes girouettes et compagnie. Pourvu que j'arrive à temps chez Ninie.

Anne-Marie remontait le chien et aussi le lait et un pain de fantaisie. On se nourrissait bien chez Mme Damage.

Lui voyant les mains embarrassées, tout guilleret, Marius lui pinça le menton au passage, et comme la maigre enfant souriait, enhardi, il lui décocha une tape affectueuse sur la croupe.

Malheureusement, il la manqua, et ce fut l'arrière-train, moins rebondi pourtant, de Kiki qu'il atteignit.

Kiki n'aimait pas ces familiarités.

Il se mit à japper avec force, mais comme il n'avait point l'habitude de cet exercice, cela produisit un bruit si étrange, que bientôt l'escalier de l'immeuble — si tranquille, madame ! — fut encombré des vieilles filles de tous les étages, en peignoirs et leurs

nattes leur battant les reins, convaincues qu'elles étaient, qu'un viol était en train de se commettre.

Simplisse disparut au plus vite.

On se souvient qu'il ne voulait plus jamais traiter d'affaires avec les femmes du monde de la Chaussée-d'Antin.

X

Suite de la journée mouvementée de Marius, ou les préparatifs d'un Bal des Quat'z'arts

Marius, dans la rue, n'avait pas perdu une parcelle de la vitesse acquise en descendant l'escalier.

En trombe, il pénétra dans un bureau de poste, rédigea un télégramme à l'adresse de M. Damage pour lui annoncer la visite du lendemain, et enfin s'offrit le luxe de respirer à pleins poumons.

Il était temps.

La syncope commençait à le guetter.

On n'a pas idée, aussi, d'accumuler pareilles émotions.

Pour se remettre tout à fait, il dégusta un croissant, deux œufs durs et trois bocks au petit café du coin, et le ventre plein, il partit d'un pied léger rejoindre Ninie.

Ninie, naturellement avait déménagé.

Elle habitait maintenant Montparnasse.

Pour se rapprocher de ses peintres.

Il n'est pas de petites économies.

Et puis quand on vous fiche à la porte d'un quartier, il vaut mieux en changer.

— Pourvu qu'elle ne pose pas aujourd'hui ? se demanda-t-il un instant avec angoisse.

Mais il fut vite rasséréiné, car il se souvint fort à propos que Ninie ne posait guère que des lapins.

Il arriva chez elle vers six heures du soir.

Et comme il ne connaissait pas les nouveaux lieux, il mit beaucoup de temps pour trouver la porte dans un couloir de sixième interminable où tous les cordons de sonnette se ressemblaient.

Ninie ne l'attendait pas en mangeant un hareng et en buvant de l'eau claire devant une cheminée éteinte, comme cela se voit dans *La Vie de Bohême*⁴.

On menait un joli tapage chez Ninie.

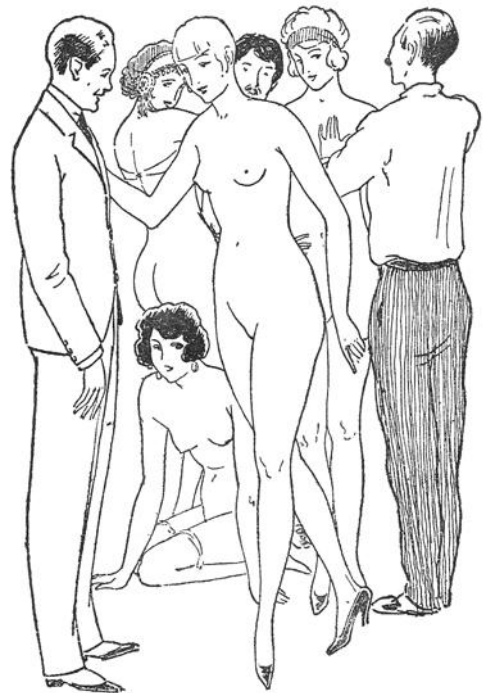
Il est vrai qu'on ne l'attendait pas.

Pas mal de bouteilles jonchaient le sol, et cinq ou six copines mi-nues (Marius ébloui ne les compta pas) finissaient de se déshabiller sur le lit et sur la carpeite.

Sans voiles, droite sur une chaise de cuisine, Ninie était entre les mains de deux rapins glabres qui lui peignaient à la tempéra, des chats, des lapins et des serpents sur tout le corps.

En noir et bleu.

— Tu arrives à pic, mon trésor, dit-elle sans surprise — car, pour la surprendre celle-là, il lui en fallait pas mal ! — Tu arrives à pic. Justement, nous attendions quelqu'un pour maquiller ces dames.



⁴ C'est-à-dire les *Scènes de la vie de bohème*, récit de Henry Murger publié en 1851. NDNQ.

Et levant les bras, pour qu'on la peigne un peu plus haut :

— C'est mon costume. Qu'est-ce que tu en dis ? N'est-ce pas qu'il est chic ?

Marius n'en disant rien, Ninie s'agita :

— Allez, ouste ! Prends les deux petits pots qui sont sur la commode, et les brosses qui sont dans le coin. Là-bas, hé, ballot ! entre le mur et l'armoire. Et colle de l'or sur l'une et de l'argent sur l'autre. C'est des mannequins modernes. T'as compris.

Docilement, deux petites femmes se placèrent devant lui.

Marius les badigeonna.

Ce n'était pas bien terrible à faire. Mais comme il n'avait jamais manié de brosses ni d'or liquide, le résultat fut plutôt pitoyable.

— Ah ! mes chéries, s'écria l'un des rapins, goguenard, c'est pas pour dire ! mais il vous a plutôt abîmées le frère ! Il ne sait rien faire. Ça doit être sûrement un architecte. Heureusement que l'on va vous arranger ça.

Tout content, Marius se laissa arracher les pinceaux :

— Ecoute, Ninie, je ne suis pas venu ici pour faire de la décoration, même avec de la si jolie matière première, sourit-il galamment. Je venais simplement t'annoncer que mon affaire, ma fameuse affaire de château...

— Oui, eh bien ? s'enquit Ninie subitement intriguée.

— Eh bien, ma petite...

Ici Marius prit une pose d'empereur devant l'objectif :

— Eh bien, ma petite, je-l'ai-ré-u-ssie.

— Non ? sans blague ? Tu l'as réussie ! Que je t'embrasse mon amour !

Et Ninie dégringola de sa chaise de cuisine pour serrer son amant dans ses bras.

— Pas de blague, Ninie ! Ta peinture va couler ! hurla un des rapins en s'interposant à ces effusions conjugales.

Ninie remonta sur sa chaise, docile. Evidemment ça l'amusait les Quat'z'arts... mais elle aurait tout de même bien voulu savoir si Marius...

Et comme Marius, quoique s'y prenant comme un pied, s'était remis à peindre sa petite bonne femme dorée, malgré les rapins, elle revient à lui.

— Tu as les sous ?

— Non, avoua Marius piteusement surpris, les sous, je ne les aurai que demain à la signature du contrat.

— Tu n'as encore rien touché ?

— Puisque je te dis que demain...

— Demain ! Demain !

— Demain on sera saouls, prophétisa l'un des rapins.

Et c'était bien la seule prophétie qui eut quelques chances de se trouver réalisée.

— Alors, si t'as pas le rond, je me demande bien qu'est-ce que tu fous ici.

— Je me le demande aussi, répondit Simplisse en reprenant son chapeau et en remettant les brosses où il les avait prises, entre le mur et l'armoire à glace.

— Si on le déguisait en gladiateur ? proposa un des rapins en s'opposant à son départ. Il en manque justement un dans notre groupe.

— Oui, consentit Ninie, sans faux-col, il n'est pas encore trop mal balancé, vous savez. Et avec un glaive dans la main, sans chaussettes, il ferait encore son petit effet.

— Messieurs ! Je suis marchand de châteaux, se fâcha Marius et je ne me prêterai pas à vos saturnales.

— Il a bougrement raison, lança une des petites femmes, muette jusqu'alors parce

qu'en lutte sourde et hostile avec une agrafe de soutien-gorge trop fermée ; avec une bille comme il en a une, il serait capable de tout nous faire louper ! D'abord, c'est pas un ancien, c't'épicier-là.

— Auguste ! débarbouille-moi tout de suite ! se mit à crier à cette épithète le mannequin doré. Ripolinée par un marchand de pruneaux et de laitues... non, mais, sans blague ! Ça ne se serait jamais vu... De l'eau tout de suite, ou je fais un malheur.

— Tu ne vas faire qu'une chose, Gigi ; tu vas nous faire le plaisir de nous foutre la paix. Tu es peinte, reste peinte. Nous ne sommes déjà pas si en avance pour recommencer le travail.

Et Auguste ponctua doctoralement cette sentence d'un énergique coup de pinceau sur le ventre de Ninie qui imprima, en bleu, un humoristique accent circonflexe, un centimètre au-dessus du nombril.

— Quant à toi, le marchand de cabanes à lapins, qui es venu sans qu'on l'appelle, et on ne sait trop pourquoi. Peut-être bien uniquement pour se rincer l'œil ? Puisque tu n'es pas capable de fiche un peu d'or intelligemment sur l'épiderme d'une femme, ni même de faire un gladiateur de minuit à six heures du matin, tu vas nous servir de groom. Tout spectacle « se paye » mon garçon ; et nous t'en avons offert un de première. Allez, laisse ton veston sur le lit, pique un pas de course jusqu'à la gare, et ramène-nous trois taxis. Des chouettes, hein ? Peints en rouge. Et des grands, pas une Citroën où on a le derrière les uns sur les autres. Va !

— Je veux bien aller vous chercher des voitures ; cela me fait même un très grand plaisir de vous obliger, mais pourquoi voulez-vous que je laisse mon veston ?

— Pour t'obliger à revenir. Dans la rue, ingrat, tu nous oublierais si nous ne prenions cette précaution élémentaire, et nous attendrions longtemps nos taxis.

Simplisse fila.

Au fond, il s'en tirait à bon compte. Les rapins eussent pu lui faire plus méchantes plaisanteries.

Le déshabiller complètement par exemple, et le jeter nu dans la rue. Ou lui passer ses talons de souliers au vermillon, pour faire de lui un véritable talon rouge ; ou bien encore... et Marius se remémorait toutes les blagues d'école que lui avaient racontées... des commis-voyageurs.

A peine avait-il refermé la porte, que Gigi, insidieusement, demandait à Ninie :

— C'est ton ami ?

— Ah ! non, se défendit Ninie avec la dernière énergie.

— Tu as raison. Parce que tu sais, entre nous, ma petite, il a l'air bougrement... chose ! Et ce ne fut pas chose qu'elle prononça la délicieuse enfant.



*
* *

Marius Simplisse revenait avec les voitures, toutes trois jouant de la trompe.

— Les voilà ! cria la vigie qu'on avait postée à la fenêtre, et toute la bande dévala l'escalier pour s'engouffrer en trombe et avec des cris de femmes pincées dans les trois taxis — rouges et vastes ainsi qu'on l'avait recommandé au groom bénévole... et obligé.

Sans rancune, Gigi aida Marius à passer son veston qu'elle-même avait descendu sous son bras.

— Tu sais, si tu veux venir prendre un verre avec nous à *la Rotonde*, tu l'as bien gagné.

— Merci mademoiselle, mais, voyez-vous, je suis très pressé maintenant.

Marius était surtout très pressé de vérifier le contenu de ses poches. Car il avait tout laissé là-haut, en laissant son veston.

— Au revoir, vieux poteau ! et sans rancune, hein ! lui lança Auguste calé entre Ninie et une mulâtresse.

— Au revoir, répondit simplement Marius, tandis que des arpètes et une équipe de filles de boutiquiers, les yeux agrandis par le désir de connaître, se donnaient de grands coups de coude et disaient entre elles tout en se le désignant du menton :

— Tu vois, çui-là, il est trop moche pour aller avec eux, alors c'est lui qui ferme les portières.

Des taloches maternelles, suivies de promesses d'un châtiment plus spécial, firent se disséminer la bande caqueteuse.

Il y eut même un exemple de correction publique, dont le séant rebondi de la fille du coiffeur, subitement troussée et dépantalonnée, fit tous les frais et ramena immédiatement le petit coin de rue paisible à une sage et familiale moralité que quelques hurluberlus avaient troublée.

Marius Simplisse tâta son gousset.

Sa montre y était encore.

Il la tira.

— Bigre ! Plus qu'un quart d'heure. Juste le temps d'aller me mettre en habit. Mais c'est égal, je ne suis pas fâché de cet intermède. Il m'a ouvert les yeux. Ninie est décidément une femme qui a de drôles de relations, et que je ne puis déceimment fréquenter plus longtemps.

Ceci dit, il chercha un quatrième taxi pour lui-même, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver fort en retard à la petite fête que donnait le ménage Pelle-Pioche en son honneur.

XI

Un gros sacrifice

Mme et M. Pelle-Pioche, dans leur trop riche salle à manger, l'attendaient en croquant des radis. Car déjà ils avaient avalé leur potage.

Et de la cuisine parvenait l'odeur de biftecks en train de griller.

La petite fête était tout intime.

— Nous pensions que vous ne viendriez plus, s'excusa M. Pelle-Pioche en trempant à même la salière un radis énorme, et qu'il avait dû certainement faire faire sur mesure.

— Des affaires... commença Marius.

— Comment ? Vous faites d'autres affaires que la nôtre ?

Sentant qu'il allait bredouiller, Marius eut un petit sourire avantageux :

— Sous le ciel, il n'y a pas que les affaires commerciales.

Les seins de Mme Pelle-Pioche se soulevèrent. Et quand les seins de cette honorable madame se mettaient en mouvement, ce n'était ni un flux ni un reflux, mais un véritable raz de marée.

Simplisse, jeté à la mer, se raccrocha du regard à ces bouées provocantes.

Effectivement, ce fut Mme Pelle-Pioche qui le sauva :

— Je suis sûr (oh ! oui), monsieur, que c'est une affaire d'amour (tu parles !) qui vous a retardé ?

Et après un profond soupir qui eut suffi pour tenir toute une messe dans la soufflerie du grand orgue de Notre-Dame, Mme Pelle-Pioche acheva, les yeux au ciel et les cils baissés :

— Comme vous avez raison d'aimer.

— Mais ma chérie, intervint son mari, si tu parles tout le temps, M. Simplisse ne pourra pas manger et nous arriverons en retard au *Gai-Moulin*.

Le *Gai-Moulin*, c'était ça la petite fête que donnait M. Pelle-Pioche en l'honneur de son invité.

C'est-à-dire qu'il comptait sur son invité pour le piloter en ce milieu qu'il croyait étrange parce que situé en pleine butte Montmartre.

Marius Simplisse accepta d'autant plus volontiers de leur servir de guide — car Mme Pelle-Pioche accompagnait son mari — qu'il ignorait lui-même ce qu'était le *Gai-Moulin*, et que c'était une façon comme une autre de le découvrir.

Une petite salle comme une autre, située à la rencontre de deux rues, et où ils eurent beaucoup de mal à pénétrer. M. Pelle-Pioche ne s'entêtait-il point, en effet, à ne pas vouloir se dessaisir de sa canne, au profit du vestiaire ?

— Je marche avec, mademoiselle.

— Dans la salle, vous n'avez pas à marcher, monsieur.

— Alors, vous allez me donner le bras pour me conduire à ma place ?

— Si vous voulez, monsieur.

— Ah ! ça c'est inouï ! alors si je n'avais plus qu'une jambe, il faudrait que je vous remette mes béquilles, et cul-de-jatte mes roulettes ?

L'orchestre attaqua son morceau d'ouverture.

L'orchestre, c'est-à-dire, logés sous la scène, un piano, un violoniste et une batterie de jazz.

Au total, trois musiciens. Un électricien remplaçant le chef d'orchestre avec une petite ampoule bleue qui s'allumait ou s'éteignait suivant que l'orchestre devait jouer ou faire

silence.

Emoustillé par les premiers accords, M. Pelle-Pioche se précipita dans la salle, sans le secours du bras charitable et intéressé de l'ouvreuse.

Hélas !

Ce n'était que le premier morceau.

Les musiciens, on ne sait trop pourquoi, en jouent toujours trois.

Déconcerté, M. Pelle-Pioche tira un cigare de sa poche, ce qui fit revenir l'importune ouvreuse, encore plus désagréable :

— On ne fume pas ici, monsieur !

M. Pelle-Pioche, à proprement parler, ne fumait pas : il crachait.

Bien sûr, au *Gai-Moulin*, il n'y avait pas devant lui de tuyaux de chauffage central.

Mais il pouvait cracher dans l'orchestre.

Enfin, le rideau se leva après trois coups de klaxon et notre nouveau riche se carra dans son fauteuil pour jouir du spectacle, d'un spectacle que tous les journaux et le moindre pan de mur de la capitale annonçaient comme le plus léger.

Il avait payé trente francs par place pour être au premier rang, pour tout voir... Et il fut fortement déçu, car il ne vit rien du tout. Du moins de ce qu'il espérait : le cache-sexe obligatoire descendant encore plus bas et montant encore plus haut que sur nos scènes subventionnées.

Heureusement qu'à sa droite il avait une jolie personne, loin d'être insensible à sa corpulence.

Un nouveau riche ne passe jamais inaperçu.

C'est vraiment à vous dégoûter d'être élégant.

Marius ne fut pas sans remarquer leur petit manège ; programme ramassé et mots glissés dans le cou. Aussi, obligeamment, feignit-il de s'occuper de Mme Pelle-Pioche.

Et lorsque l'ouvreuse annonça :

« Bar à l'entr'acte. »

Avec empressement, il prit le bras de la grosse madame pour l'exiler vers une oasis de citronnades glacées, et laisser le champ libre à son mari.

M. Pelle-Pioche lui en fut reconnaissant du regard.

Et à la sortie, dans la cohue des gens pressés par le dernier métro, il lui glissa doucement à l'oreille :

— Reconduisez ma femme. Vous lui direz que vous m'avez perdu, et que ça n'a aucune importance. Je soupe avec la petite femme.

Marius acquiesça d'un coup d'œil muet.

Une nuit avec Mme Pelle-Pioche, c'était un gros, un très gros sacrifice. Mais le *Château des Baisers* s'estompait en un avenir de grosses commissions.

Dans le commerce, il faut toujours faire de gros sacrifices.

XII Le Château des Baisers

Simplisse arriva le premier au rendez-vous avec sa serviette de placier bourrée de papiers.

Gaston Damage lui fit partager son petit déjeuner, deux œufs durs, une laitue et une demi-bouteille de bourgogne.

Céline arriva deux heures après qu'ils eussent grignoté les dernières miettes d'un fromage sec qu'ils avaient entamé, d'un commun accord, pour passer le temps et déboucher une seconde bouteille.

Elle avait bien réfléchi la bonne Céline avant de prendre le train pour... Mais vous m'excuserez si dans ce dernier chapitre je ne vous donne pas encore le nom du pays où se trouvait située cette agréable propriété. Le *Château des Baisers* existe réellement. Ainsi que le personnage principal de ce récit, le placier en meubles et immeubles Marius Simplisse. Pour les autres, libre à vous de vous imaginer que c'est un livre à clef.

Gaston Damage se précipita au-devant de son épouse devant la loi et, très régence, lui baisa le bout des doigts.

Avec un geste fatigué que lui eussent envié nos plus grandes coquettes du Français, Mme Damage lui abandonna son bras potelé et se laissa conduire à un fauteuil doré et de style Renaissance. Orgueil d'une collection commencée jadis.

— Vous m'excuserez, madame, si je ne vous offre pas, ainsi qu'il sied, les rafraîchissements nécessaires aux commodités de la conversation, mais il n'y a plus ici un seul domestique. A quoi bon des frais inutiles, puisque je dois quitter ces lieux ? J'ai licencié hier tout mon personnel.

M. Damage omettait de dire que son personnel, tout son personnel, se montait à une seule personne.

Une personne que Marius connaissait bien, et qu'il était fort surpris de ne pas apercevoir.

— A la guerre comme à la guerre, monsieur mon époux, répondit Mme Damage, nous ne sommes pas ici pour nous rafraîchir. Vous avez paraît-il besoin de ma signature, je vous l'apporte. Voulez-vous me faire avancer une plume et de l'encre.

Précipitamment, Simplisse sortit de sa poche un stylo, rempli le matin même en prévision de l'acte solennel et, vidant sa serviette, éparpilla les papiers sur la table.

— Voilà, madame ; là, où il y a une croix au crayon.

Céline retournait rêveuse le stylo entre ses mains. Très calme, M. Damage tirait sur sa cravate.

Marius bouillait.

Une signature et ça allait être fini.

Mme Damage ne semblait pas pressée d'en finir.

Elle posa le stylo sur les papiers, bien à plat à la place de la croix au crayon.

— Je vous ai dit, monsieur Damage, que nous n'étions pas ici pour nous rafraîchir. Cependant, avant de céder ou tout au moins avant de vous donner l'autorisation de céder ce château, j'aimerais assez me rafraîchir la mémoire en le visitant une dernière fois. Puisque vous n'avez rien d'autre à m'offrir, je pense que vous ne me refuserez pas cela ?

— Veuillez nous attendre quelques instants monsieur Simplisse, dit simplement Gaston Damage.

Marius s'inclina.

Il attendit un quart d'heure, vingt minutes, une heure, une heure un quart...

Mme et M. Damage ne revenaient pas.

Que s'était-il passé ?

Beaucoup de choses.

Mme Damage avait visité sans émoi le bureau, le jardin, la cuisine, la buanderie.

Pour monter au premier, lorsque sa main étreignit la rampe de l'escalier qui conduisait à leur chambre à coucher, son cœur se mit à battre.

Oh ! très peu d'abord, comme le cœur des personnes qui ont un passé enseveli derrière eux.

Puis cela se précipita au fur et à mesure que les degrés cirés diminuaient sous ses pas.

Et lorsqu'elle fut dans la chambre, dont tout le mobilier était resté le même depuis le petit pouf recouvert de velours vert jusqu'au couvre-pied rouge, elle se sentit défaillir.

Elle regarda l'armoire, les chaises, la table ronde à dessus de marbre, la peau d'ours où ses petits pieds se posaient par les matins joyeux...

Est-ce que tout cela pouvait disparaître ?

Elle regarda M. Damage.

Gaston !

Il n'avait pas tellement changé.

Et lui aussi la regarda.

Le feu sans doute devait couvrir sous la cendre.

Non, tout cela ne pouvait pas disparaître ; sans qu'ils se fussent posé la question, leurs regards répondaient pleinement d'accord.

Elle s'assit sur le bord du lit, le lit recouvert du couvre-pied rouge, ce lit où elle avait passé sa première nuit, et dans un souffle elle murmura :

— Tonton...

Les diminutifs de jadis revenaient naturellement à leurs lèvres.

— Ma Line ! répondit Tonton.

Le passé revivait.

Il la serra dans ses bras.

— Crois-tu que nous nous aimons encore ?

*

* *

Ils se le prouvèrent.

*

* *

Céline était radieuse.

Gaston semblait avoir rajeuni.

— Et puis tu sais, dit-elle, demain j'amènerai Kiki ; avec de l'éducation, ça pourra faire un chien de garde épatant. Et puis encore, pour remplacer ton personnel, Anne-Marie ma boniche. Avec elle, au moins, je suis sûre que tu ne me tromperas pas : elle n'est vraiment pas assez grasse. Maintenant, je pense encore à une chose.

— A quoi donc, ma chérie ?

— C'est qu'il y a un type que nous avons laissé en bas.
— Ah ! celui-là, par exemple ! s'esclaffa M. Domage, il y a longtemps que je l'avais oublié ! Je vais le foutre à la porte encore une seconde fois, il finira par avoir l'habitude. Tous deux descendirent.
Simplisse s'avancait à leur rencontre, son stylo (rempli le matin même) à la main :
— Si maintenant madame veut signer...
— Là, où il y a une petite croix au crayon, persifla M. Domage.
— Mon ami, madame ne veut plus signer, dit Céline en lui rendant l'instrument.
— Comment... vous refusez ?...
— Mon ami, dit à son tour M. Domage, je vous ai prévenu une fois déjà que le courant d'air du vestibule était mortel ; n'oubliez pas de mettre votre chapeau en sortant.
D'un trait, Marius comprit tout ce qui s'était passé.
— Ah ! les dégoûtants ! murmura-t-il. Tandis que je me rongerais les ongles d'impatience, eux... Ah ! les !...
Il partit en claquant les portes, honteux de sa défaite.
Et sur la route le titre de la propriété lui revenant, il grogna encore :
— *Le Château des Baisers*, des Baisers... dans toute cette histoire, c'est encore moi...
Fort heureusement, le reste de sa phrase se perdit pour les historiens, couverte par le bruit d'une voiture de laitier qui, à galop d'enfer, allait échanger ses boîtes vides contre des pleines, arrivées par le dernier train de Paris.

FIN

Pour nous joindre

Les Éditions Biblio Curiosa

www.editionsbibliocuriosa.com

La bibliographie Biblio Curiosa

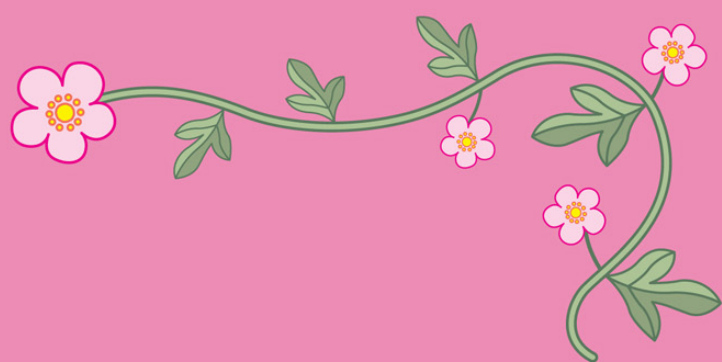
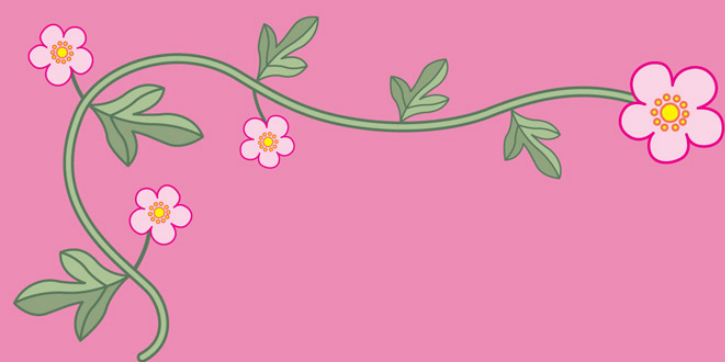
www.bibliocuriosa.com

Réseaux sociaux

Facebook : www.facebook.com/BiblioCuriosa

Twitter : @Bibliocuriosافر (en français)

@Bibliocuriosa (in English)



En instance de divorce, M. Damage a dû réduire considérablement le personnel à son Château des Baisers... Mais il sait joindre l'utile à l'agréable en faisant de la blonde Antoinette sa bonne, sa dactylo et sa maîtresse ! La séduisante jeune femme ne se contente pas de ce triple rôle puisqu'elle va aussi chercher des petits extras lorsqu'elle est en ville ; c'est là qu'elle va rejoindre des amants de passage, à l'insu de son patron. Pendant ce temps, la belle Céline qui est encore officiellement l'épouse de M. Damage, passe de tendres moments dans les bras du très raffiné César Plume... Et alors que tout ce beau monde court à son plaisir, le brave Marius Simplisse, marchand d'immeubles, voudrait bien profiter de la situation pour faire fortune en permettant à un couple de nouveaux riches d'acheter le château de M. Damage, et ainsi lui permettre de conquérir le cœur de celle qu'il aime. Mais les affaires se compliquent lorsque, par hasard, les chemins des anciens et des nouveaux amants se croisent...

Laissez-vous charmer par les amusantes intrigues de *La Dactylo perverse* !

ISBN 978-2-924509-50-0 (ePub)
ISBN 978-2-924509-51-7 (PDF)


Éditions Biblio Curiosa
www.editionsbibliocuriosa.com